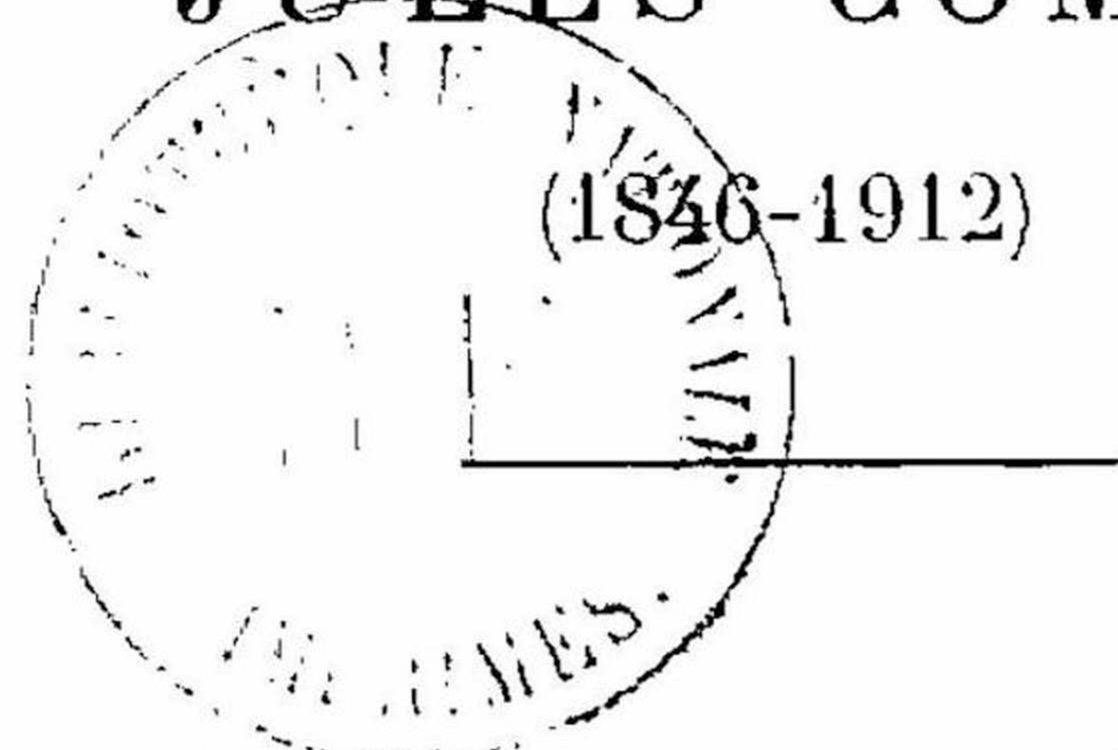


JULES COMTE



VERS la mi-décembre de 1898, c'est-à-dire voici quatorze ans passés, à pareille époque, Jules Comte m'accueillait pour la première fois dans son cabinet de la rue du Mont-Thabor. Il aimait à me rappeler l'origine de nos relations, à dénombrer les années d'une collaboration de plus en plus intime, faite de confiance et d'affection réciproques. Hélas ! cet anniversaire, dont il se plaisait à voir revenir la date, je ne pourrai plus le commémorer désormais sans que mon cœur s'emplisse de tristesse au souvenir de cette mi-décembre de 1912 où, après avoir trompé le mal pendant toute une année et conservé son poste jusqu'à l'épuisement de ses forces, le bon travailleur qu'était Jules Comte a gagné le repos... Du moins me sera-t-il permis, en ce jour de deuil, de rappeler ici les principales étapes de cette vie qui vient de prendre fin et qui fut si harmonieuse et si bien remplie.

Né à Paris, en 1846, Jules Comte poussa ses études jusqu'à la licence ès lettres et entra ensuite au ministère des Beaux-Arts, où sa carrière fut exceptionnellement brillante : chef du bureau de l'enseignement du dessin et des écoles des beaux-arts des départements en 1878, chef de division et inspecteur des écoles d'art décoratif en 1881, directeur des Bâtiments civils et des Palais nationaux en 1886, il franchit rapidement tous les échelons, grâce à ce rare ensemble de qualités qui font l'administrateur accompli. Sa lumineuse intelligence, son grand sens de l'ordre, de la clarté et de la précision en toutes choses lui facilitèrent la solution des problèmes les plus complexes ; son esprit d'initiative, soutenu par une volonté persuasive et infatigable, lui permit les réformes les plus utiles,

les créations les plus heureuses, — comme celle des inspecteurs de l'enseignement du dessin —, et telles entreprises de longue haleine auxquelles son nom demeure attaché : restauration du palais de Versailles, remise en état du domaine de Saint-Cloud dévasté par la Commune, agrandissement de la Bibliothèque nationale, etc.

Entre temps, plusieurs journaux parisiens, *le Public* et *le National* notamment, recherchaient sa collaboration ; *l'Illustration* lui confiait la critique des Salons annuels ; enfin, deux ouvrages qu'il fit paraître alors témoignaient de préoccupations qui ne devaient plus l'abandonner. L'un, consacré à *la Tapisserie de Bayeux* (1878), sert, en quelque sorte, de prélude à la grande œuvre de vulgarisation qu'il allait entreprendre ; l'autre est cette préface ou, pour mieux dire, cette profession de foi en soixante pages, qui reste aujourd'hui la partie la plus intéressante de la traduction d'un livre de J. Comyns Carr : *l'Art en France, musées et écoles des beaux-arts des départements* (1887). Si cet ouvrage a vieilli, sa préface n'a pas cessé d'être actuelle ; elle prend même un singulier relief quand on la lit à trente ans de distance et que l'on mesure le chemin parcouru depuis lors par les idées qui y sont émises, — certaines pour la première fois.

L'apparition de ce dernier livre suivait de près celle des premiers volumes de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, œuvre longuement mûrie par Jules Comte jusque dans les détails de son vaste et judicieux programme. Déjà s'affirmait le succès de librairie, qui devait achever de convaincre les plus incrédules, et le créateur de cet admirable instrument de diffusion artistique goûtait la joie des espérances réalisées.

Aujourd'hui que l'édition à bon marché s'est développée, que les procédés de reproduction sont devenus plus simples et moins coûteux, que le goût des études d'art s'est généralisé, on n'apprécie pas, sans un effort de réflexion, l'audacieuse entreprise que fut, à son époque, la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*. Partager l'histoire de l'art, depuis le tableau chronologique d'ensemble jusqu'à l'étude de chacun des arts mineurs, en manuels d'égale importance ; illustrer ces manuels au mieux des ressources d'alors, les imprimer avec une sobre élégance, les vendre à un prix qui les rendît abordables à tous, et enfin, et surtout, recruter, pour écrire le texte de ces manuels, les spécialistes les plus qualifiés, c'était faire à tous égards œuvre de précurseur, c'était ouvrir



Photo Walery

Imp. Ch. Wittmann

JULES COMTE

Membre de l'Institut

fondateur de "La Revue de l'Art ancien et moderne"

1846 - 1912



les voies à la plus féconde et à la mieux comprise des vulgarisations.

A mesure que s'allongea la liste des ouvrages publiés, grandit le succès de la collection : il n'est pas épuisé aujourd'hui, tant s'en faut, et certains de ces petits livres, devenus classiques, souvent réédités et remis au point par leurs auteurs, ont pu bénéficier de toutes les ressources de l'édition moderne. Enfin, il n'est pas jusqu'aux écrivains, à qui Jules Comte avait demandé leur concours, qui n'aient prouvé, par leurs propres succès et l'éclat de leur carrière, à quel point le créateur de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* était bon connaisseur d'hommes, et qu'il n'aurait pas su mieux choisir.

Aussi, le jour où, rendu jeune encore à la vie privée par suite de la réorganisation de l'administration des Beaux-Arts, Jules Comte forma le dessein de fonder un grand périodique d'art, retrouva-t-il, fidèle à ses côtés, le groupe de ses anciens collaborateurs. Dès lors, tout ce qu'il ne donna pas de sa vie à la compagnie de ses bons et de ses mauvais jours, à celle qui, toute cette année, l'a défendu pied à pied contre les progrès de la maladie avec un dévouement, une ténacité et une force d'âme indicibles, il le consacra sans répit à cette *Revue* dont il était si fier.

On n'attend pas de moi que j'insiste sur la façon dont il comprenait le rôle et la portée de sa belle publication : ce sont là choses dont trente volumes rendent publiquement témoignage, et nul n'ignore aujourd'hui que la *Revue de l'art ancien et moderne* est, parmi les périodiques de la France et de l'étranger, un de ceux où l'on s'honore le plus d'écrire et d'être lu. Mais ce que je tiens à rappeler, parce que, ce faisant, je suis sûr d'être l'interprète d'un grand nombre des amis de cette maison, c'est l'accueil bienveillant que Jules Comte réserva toujours aux jeunes. La place qu'il leur donnait dans sa revue, auprès des écrivains les plus illustres et des savants les plus réputés, il ne la leur mesurait point, dès l'instant qu'il avait apprécié leur savoir et leur talent. Ils sont nombreux, ceux qui lui doivent leur premier article ou leur premier livre !

Encore une fois, c'était un bon connaisseur d'hommes, et un bon conducteur d'hommes aussi. Il aimait les entretiens familiers, où la causerie se prolonge à bâtons rompus ; il en profitait pour conseiller, toujours avec infiniment de tact et d'à propos, pour « parler les articles », comme il disait, et, toujours prêt à obliger, jugeant les hommes avec un

optimisme que la vie n'avait point émoussé, il mettait volontiers son expérience au service de ceux qui avaient su gagner sa sympathie. Il avait le culte des classiques de l'art et un faible, qu'il avouait en souriant, pour l'académisme; mais, respectueux de toutes les convictions, pour peu qu'elles fussent sincères, il savait imposer silence à ses préférences personnelles et ouvrir à l'occasion les portes de la *Revue* aux études sur l'art moderne.

La création d'une collection de monographies, consacrées aux *Maîtres de l'art*, fut une des dernières manifestations de son activité. Jules Comte voyait là une sorte de corollaire à sa *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*; mais il avait voulu que la forme répondît aux progrès de la librairie comme le fonds aux progrès de la science : le texte fut demandé aux érudits les plus compétents et accompagné de tout l'appareil scientifique nécessaire; l'impression, le papier, l'illustration, firent l'objet de choix minutieux. On sait quelle a été la fortune de ces petits livres, et si Jules Comte n'a pas eu la joie de mener sa seconde collection jusqu'au point où il avait conduit la première, du moins a-t-il vécu assez longtemps pour connaître qu'elle avait conquis l'estime du public.

Depuis qu'il avait quitté l'administration, avec le grade de commandeur de la Légion d'honneur, le directeur honoraire des Bâtiments civils et des Palais nationaux ne briguaît ni charges ni distinctions; il s'était voué tout entier à la *Revue*; il y pensait constamment; il y reportait ses lectures, ses conversations et jusqu'à ses voyages. La seule chose qu'il souhaitât, c'était d'entrer à l'Académie des Beaux-Arts, et l'Académie réalisa son désir, en l'appelant, le 24 juillet 1909, à occuper le fauteuil laissé vacant par la mort d'Émile Michel.

Ainsi fut couronnée l'heureuse carrière de l'homme simple et bon, du directeur excellent, de l'ami très affectueux et très sûr qui vient de nous quitter pour jamais. D'autres pourront la retracer avec plus d'autorité et de talent; ils ne mettront pas plus de cœur à dire l'infinie tristesse que cause, à tous les familiers de cette maison, la vue de ce cabinet vide où Jules Comte ne nous accueillera plus...

ÉMILE DACIER

16 décembre 1912.

		Pages.
FOVILLE (Jean de).	Artistes contemporains : Maurice Denis	267
—	Notes et documents : Agostino dei Fonduti, sculpteur padouan du x ^e siècle.	73
GIELLY (Louis).	Les Trécentistes siennois : Simone Martini et Lippo Memmi (I, II).	205, 253
GILLET (Louis).	Une Page de « la Nef des fous » de Sébastien Brant.	97
HALLAYS (André).	André Le Nôtre	401
HANOTAUX (Gabriel).	« La Madone au panier », de Rubens	9
LAURENTIE (François).	L'Iconographie de Louis XVII.	187
LELARGE-DESAR (P.).	Notes et documents : les Dessins de Chaudet et Lemot pour l'« Histoire métallique » de Napoléon I ^{er}	155
PICHON (Alfred).	Le Christ de Giovanni Bellini, récemment acquis par le Musée du Louvre	417
REYMOND (Marcel).	Les Pendules du musée des Arts décoratifs.	39
RODOCANACHI (Emmanuel).	Notes sur l'histoire des monuments de Rome : le Colisée (I, II)	221, 296
ROSENTHAL (Léon).	L'Exposition de David et ses élèves au Petit Palais.	337
TRESSAN (Marquis de).	Le Paysage japonais et son rôle dans le décor des gardes de sabre (I, II)	17, 129
VAUDOYER (Jean-Louis).	Eugène Lami	47

GRAVURES HORS TEXTE

N° 190

Janvier 1913.

<i>Jules Comte, membre de l'Institut, fondateur de « la Revue de l'art ancien et moderne » (1846-1912), héliogravure</i>	7
<i>La Madone au panier, gravure de M. Roger FAVIER, d'après la peinture de P.-P. RUBENS (collection de M. G. Hanotiaux).</i>	13
<i>Senzuï-Byobu, fin du XII^e ou commencement du XIII^e siècle (collection du temple Jingô-Ji, Yamashiro), photogravure.</i>	21
<i>Saint François, peinture du GRECO (collection I. Zuloaga), héliogravure</i>	33
<i>Pendule de l'époque de la Révolution (Musée des Arts décoratifs), photogravure.</i>	45
<i>Le Foyer de la danse à l'Opéra de la rue Le Peletier, aquarelle de E. LAMI (collection de M. Maurice Lecomte), photogravure</i>	53
<i>L'Empereur et l'Impératrice sortant des Tuileries le jour de leur mariage, aquarelle de E. LAMI (collection de M. J. Guérin), héliogravure.</i>	57
<i>La Pompe Notre-Dame (1852), eau-forte de Ch. MERYON, photogravure.</i>	69

N° 191

Février 1913.

<i>La Stèle d'Archidiké (Musée de Volo), photogravure</i>	85
<i>La Stèle de Stratonikos (Musée de Volo), photogravure</i>	93